

Où se situe le crime de Thérèse, ou, comme elle dit elle-même, son " acte " ?

Bernard pose une question imprévue: "ai-je pris mes gouttes ? "
Et sans attendre la réponse, il mêle à sa boisson une nouvelle dose du remède dangereux. Thérèse s'est tue; par paresse, sans doute, par fatigue. Qu'espère-t-elle à cette minute ? Peut-être Thérèse obéit-elle à un profond désir de libération, elle voudrait parfois tuer Bernard, son geôlier. Cependant elle n'accepte pas de réaliser ce désir. Bernard vient de doubler son poison; la conscience de Thérèse devient plus claire, après un moment de repos; faut-il alors qu'elle se rétracte, avoue que son "silence" était un mensonge commandé par une intention monstrueuse ou qu'elle trouve à ce "silence" une explication peu vraisemblable ? Thérèse, orgueilleuse et intelligente, sait que quelques gouttes supplémentaires de ce remède ne tueront pas son mari. Elle préfère donc se taire et savourer dans son cœur la joie d'un début de vengeance. Après cette première étape où les instincts et les réflexes semblent l'emporter sur les actes réfléchis et parfaitement responsables, Thérèse entre dans une seconde étape du crime: pendant de longs mois, chaque jour elle doublera le nombre des gouttes; elle a goûté au plaisir défendu, après avoir débridé ses instincts réchants Thérèse paraît ne plus avoir le courage de les maîtriser.

Le manque de clarté dans les décisions et devant les responsabilités constitue chez le romancier un truc de métier. Mauriac a noté:

"... la part du mystère, de l'incertain et du possible est généralement plus grande chez les héros de la fiction que chez ceux de la

réalité. Un point d'interrogation fait beaucoup pour retenir parmi nous l'ombre douloureuse d'un personnage inventé," (91)

Mauriac provoque l'imagination de ses lecteurs. Les personnages suivent une tendance, s'arrêtent à mi-chemin puis vont vers un autre but: ainsi Louis est possédé par le désir de vengeance pendant toute sa vie; la mort d'Isa le transforme: il se tourne alors vers la tendresse et le repentir. Dans le cas de Thérèse Desqueyroux, la culpabilité est difficile à évaluer. Bien sûr, elle a commis un crime mais de quelle manière? Les monstres peuvent avoir eux aussi une psychologie complexe, et leurs décisions ne sont pas toujours pleinement voulues.

"Thérèse est une empoisonneuse, oui, mais jamais elle ne s'est dit je veux être une empoisonneuse. " (92)

Thérèse elle-même s'interroge sur sa responsabilité et se demande comment elle a pu tomber si bas.

"Comment font-ils, tous ceux qui connaissent leurs crimes?...Moi, je ne connais pas mes crimes. Je n'ai pas voulu celui dont on me charge. Je ne sais pas ce que j'ai voulu. Je n'ai jamais su vers quoi tendait cette puissance forcée en moi et hors de moi: ce qu'elle détruisait sur sa route, j'en étais moi-même terrifiée..." (93)

Quand elle est en route vers Argelouse, après le non-lieu, dans le train, elle revoit son histoire. Elle cherche sans le découvrir le commencement de son acte criminel qu'il faudrait expliquer à Bernard.

" Ah ! songe Thérèse, il n'aura pas compris. Il faudra tout reprendre depuis le commencement... Où est le commencement de nos actes? Notre destin, quand nous voulons l'isoler, ressemble à ces plantes qu'il est impossible d'arracher avec toutes leurs racines. Thérèse

remontera-t-elle jusqu'à son enfance ? Mais l'enfance est elle-même une fin, un aboutissement." (94)

Quels sont les antécédents de ce couple ? Thérèse, appartient à une famille vieille et riche; son enfance s'écoule pure et heureuse, en contraste avec sa vie d'adulte:

"... de la neige à la source du fleuve le plus sali." (95)

Dans sa joie de lycéenne elle ne se rend pas compte des misères que lui réserve son mariage.

" Le lycée, au-delà de mon temps d'épouse et de mère, m'apparaît comme un paradis. Alors je n'en avais pas conscience. Comment aurais-je pu savoir que dans ces années d'avant la vie je vivais en vraie vie ? " (96)

Personne autour d'elle ne songe à la tragédie la entable qui l'attend.

" Elle avait paru vivre indifférente et comme absente des menues tragédies qui déchiraient ses compagnes. Les maîtresses souvent leur proposaient l'exemple de Thérèse Larroque: Thérèse ne demande point d'autre récompense que cette joie de réaliser en elle un type d'humanité supérieure. Sa conscience est son unique et suffisante lumière. L'orgueil d'appartenir à l'élite humaine la soutient mieux que ne ferait la crainte du châtiement..." (97)

Très tôt se dessine le tempérament complexe de Thérèse, bien souvent elle se demande si elle est vraiment heureuse et candide.

" Quoi que prétendissent mes maîtresses, je souffrais, je faisais souffrir." (98)

Elle découvre de premiers indices de méchanceté.

" Pure, je l'étais, un ange, oui. Mais un ange plein de passions..."

Je jouissais du mal que je causais et de celui qui me venait de mes amis: pure souffrance qu'aucun remords n'altérait " (99)

L'enfant dépasse la méchanceté et s'installe dans une espèce d'état morbide; elle goûte plus que tout la souffrance subie. Terrible adolescence, présage des crises les plus monstrueuses, et marque sûre d'un tempérament pervers. Thérèse songe au bonheur qu'elle partage avec Anne de la Trave, aux beaux étés passés.

" Incroyable vérité que dans ces aubes toutes pures de nos vies, les pires orages étaient déjà suspendus. Matinées trop bleues: mauvais signe pour le temps de l'après-midi et du soir." (100)

Quant à Bernard, une tristesse profonde imprègne sa jeunesse. Il ne jouit jamais de sa famille, il étudie le droit à Paris et ne revient chez sa mère que pour l'ouverture de la chasse. Pourquoi cet isolement ? Sa mère, veuve, a épousé en secondes noces, Victor de la Trave, un homme qui n'a même pas un sou dans sa poche. Cependant, la famille dépense énormément chaque mois. Ce scandale humilie Bernard, et l'empêche de rentrer chez lui. Sa famille est devenue la risée de Saint-Clair.

Les Larroque et les Desqueyroux d'Argelouse, sont les meilleures familles de Saint-Clair depuis des générations. Elle sont également soucieuses de s'enrichir et d'arrondir leurs propriétés. Entre Thérèse et Bernard, un mariage est tout indiqué:

" Tout le pays les mariait parce que leurs propriétés semblaient faites pour se confondre et le sage garçon était, sur ce point, d'accord avec tout le pays." (101)

Bernard est chasseur, plus passionné de lièvres que de jeunes

filles. Il se marie pour faire comme tout le monde. Il ne soupçonne pas les lacs et les défilés des sentiments. Son ton péremptoire incommode Thérèse de même que sa voix et sa lourde corpulence. Thérèse s'efforce, à son insu, de créer un Bernard capable de la comprendre, d'essayer de la comprendre;

"-mais, du premier coup d'oeil, il lui apparaissait tel qu'il était réellement, celui qui ne s'est jamais mis, fût-ce une fois dans sa vie, à la place d'autrui; qui ignore cet effort pour sortir de soi-même, pour voir ce que l'adversaire voit." (102)

Il paraît incapable d'aimer.

Malgré ce caractère fade, Thérèse ne déteste pas Bernard.

" Les deux mille hectares de Bernard ne l'avaient pas laissée indifférente," (103)

car

"...elle avait toujours eu la propriété dans le sang." (104)

Plus profondément elle cherche près de lui un refuge.

" Elle avait hâte d'avoir pris son rang, trouvé sa place définitive:

elle voulait être rassurée contre elle ne sait pas quel péril." (105)

Elle croyait se sauver en épousant Bernard, et avec les yeux fermés elle se laisse ainsi conduire vers l'abattoir.

Thérèse sait maintenant qu'elle a fait fausse route et elle le regrette.

" Tout ce qui précède mon mariage prend dans mon souvenir cet aspect de pureté: contraste, sans doute, avec cette ineffaçable salissure des noces." (106)

Les deux époux ont des caractères opposés et inadaptables;

L'amour pourrait les aider à se comprendre, à enrichir leurs personnalités. Mais l'amour n'existe pas entre eux; quant à s'adapter, ils n'y songent même pas. Rien ne peut améliorer ce mariage malheureux dès le début. L'intelligence même de Thérèse embarrasse Bernard et le paralyse.

" Un mari doit être plus instruit que sa femme : et déjà

l'intelligence de Thérèse était fameuse." (107)

Bernard, comme la plupart des héros mauriaciens, se laisse dominer par sa mère. L'emprise de la mère sur le fils heurte Thérèse.

Le tempérament de Thérèse la portait à la solitude. Le milieu familial la poussera vers l'isolement le plus complet. Dans l'atmosphère d'ennui, de prison, où elle vit, elle se laisse glisser vers le crime et nourrit le désir de se libérer de son geôlier. Dans un remède, son mari double la dose du poison. Thérèse ne proteste pas, laisse faire sans savoir exactement pourquoi, tout simplement " abrutie de chaleur " (108) Puis, telle d'une samnambule, pendant tout un hiver, elle-même, fait tomber un peu d'arsenic dans la boisson de Bernard. C'est

"...l'assassinat au jour le jour"(109)

Après le non-lieu, Bernard aurait pu sauver Thérèse. Elle attendait de lui un geste, un mot, un regard.

" Le seul geste possible Bernard ne le fera pas. S'il ouvrait les bras pourtant sans rien demander. Si elle pouvait appuyer sa tête sur une poitrine humaine, si elle pouvait pleurer contre un corps vivant... Mais sa solitude lui est attachée plus étroitement qu'au lépreux son ulcère:- Nul ne peut rien pour moi,

nul ne peut rien contre moi." (110)

Desormais, pour Thérèse, c'est l'étouffement lent,
l'anéantissement inexorable, par

"...la puissance mécanique familiale. (111)

Elle vit séquestrée, les femmes, les enfants qu'il lui arrive
parfois de rencontrer ont peur d'elle. Il n'y a, pour elle, que la
lande, le marais, et derrière les dunes, l'océan.

À Paris, elle espère sortir de sa solitude pour choisir les
siens selon l'esprit et selon la chair, rencontrer enfin un être
qu'elle aimera:

"... un baiser, songe-t-elle, doit arrêter le temps: elle imagine
qu'il existe dans l'amour des secondes infinies. Elle imagine,
elle ne le saura jamais." (112)

La bande joyeuse du docteur Elis et de ses amis entraîne
d'abord Thérèse, puis la laisse inassouvie. Cette déception de
Paris plonge Thérèse dans la perversité. Par orgueil et par
amour-propre, en toute rencontre, elle essaie de détruire l'amour.
Marie, sa fille, fiancée de Georges, est la victime choisie de sa
méchanceté. La jeune fille se confie à sa mère:

" J'arriverai à aimer tout ce qu'il aime..." (113)

Perfide, sa mère éteint son bel enthousiasme.

" Rassure-toi, il ne l'exigera pas... Après tout, si jamais vous
devez vivre ensemble, peut-être au contraire sera-t-il heureux
d'avoir cette possibilité d'évasion..Tantôt c'est la femme, et
tantôt c'est l'homme que la musique délivre de l'autre...

D'ailleurs, même quand ils sont musiciens tous les deux, il

arrive que le même enchantement les sépare. La musique n'unit que ceux qui s'aiment du même amour, de la même espèce d'amour, dans le même intervalle de temps." (114)

À peine a-t-elle instillé le poison dans le cœur de sa fille, Thérèse s'interroge sur son acte.

" Ai-je envie de tuer son bonheur ? Ce serait pire que ce que j'ai accompli autrefois." (115)

Elle s'abandonne alors à l'analyse des mouvements de son cœur, de ces alternances de montées et de retombées.

" J'ai toujours eu cette manie de détacher les bandeaux; je n'avais de cesse que tout le monde autour de moi vit clair. Il faut qu'on ne rejoigne dans le désespoir. Je ne comprends pas qu'on ne soit pas désespéré." (116)

Va-t-elle réfréner cette tendance ? Pas le moins du monde. Au contraire elle décide de dissoudre l'idéal de Marie et de lui montrer que l'amour est impossible:

" Quelle audace que de prétendre accaparer un homme et tout son destin ! Je le lui dirai....la vie de cet homme s'établira sur un plan où elle n'aura pas accès; à moins qu'elle ne finisse par l'abattre, et alors il tombera à ses pieds, mais mort..."(117)

À la minute même, Thérèse toujours changeante, revient sur sa décision:

"...Non, reprit-elle à mi-voix, je ne le lui dirai pas." (118)

Pourtant, son ardeur destructrice la reprend et s'exerce sur Georges

" L'amour n'est pas le tout de la vie,--pour les hommes surtout..."(119)

Elle s'acharne à détruire non seulement l'amour mais la vie même.

" Elle était harcelée par le désir du meurtre depuis qu'elle avait tenté d'empoisonner son mari." (120)

Le souvenir de son crime l'obsède. Bernard, d'ailleurs, la pousse plus profondément dans cette obsession. N'a-t-il pas dit, le soir du non-lieu, à propos de la petite Marie:

"... il faut la mettre à l'abri de vos drogues elle aussi... après le mari, l'enfant. Ça ne vous aurait pas fait pour de la supprimer." (121)

Ces deux tendances, détruire l'amour dans le coeur des autres et détruire la vie, sont tout à la fois cause et effet de " son acte". L'empoisonnement les a renforcés, nous l'avons indiqué; mais elles existaient bien avant ce drame. Thérèse n'a-t-elle pas très tôt voulu communiquer à sa jeune amie, Anne, sa conscience désespérante de la solitude et sa volonté d'échec? Thérèse vers le même moment, regrette sa grossesse, voudrait que l'enfant n'apparaisse jamais, et craint déjà les puissances mauvaises qui vont s'incarner en lui.

" Thérèse se souvient qu'elle avait peur de ce fardeau tressaillant; que de passions, au plus profond de son être devait pénétrer cette chair informe encore ! (122)

Comme elle est versatile dans sa conduite, Thérèse ne se fixe pas de façon stable dans ses jugements pessimistes sur la vie et sur la valeur de l'amour. Devant Georges dont elle vient d'essayer de tuer l'amour naissant, elle énonce à voix haute une pensée qui lui traverse le coeur à l'occasion de la parabole de Lazare et du

mauvais riche:

"...l'Être chéri est presque toujours ce Pauvre, glorifié, mais dénué de tout, et qui n'a rien à nous donner, à nous qui sommes à cause de lui dans les flammes...Mais non Georges, je vous dis des folies. Ces propos n'ont aucun sens, ou n'ont de sens que pour moi." (123)

Ainsi, dans ses moments de méchanceté les plus terribles, Thérèse est préoccupée par le souvenir du Christ. De plus en plus, l'amour lui apparaît comme la présence de ce Pauvre dans les coeurs. Dans sa souffrance, Thérèse chemine vers lui. Elle sent que la mort sera pour elle la fin de sa nuit, la fin de cette longue lutte contre un tempérament lentement perverti et devenu difficile à dompter.

" Il n'y a plus qu'à attendre le moment où elle pourra dire à Quelqu'un: voici votre créature épuisée par cette lutte interminable contre elle-même selon ce que vous avez voulu... Thérèse avait tourné un peu la tête et regardait au mur le crucifix de plâtre. Avec application, elle posa le pied gauche sur le pied droit; ses bras s'écartèrent lentement; elle ouvrit les mains."

Ainsi se prépare-t-elle pour le *Pauvre*, le *Visage*, ce Quelqu'un dont elle parlait souvent, et qu'elle va voir dans quelques minutes...

Les adolescents inquiétants

Yves, fils aîné de Blanche, manifeste une affection particulière pour sa mère. Par amour, Blanche traite Yves en bébé malgré son âge. Yves, adolescent, devient un garçon efféminé et manquera toujours de maturité. La présence de sa mère lui sera nécessaire toute sa vie.

" Tu viendras me border ? Dis, maman ? Tu viendras me border ?" (125)
Il veut que tout le monde autour de lui remarque sa jeune importance.

" Il haïssait les siens de ne pas discerner un nimbe autour de son front. Chacun, sans malice, lui rabattait le caquet: --Si l'on te pressait le nez, il en sortirait du lait--." (126)

Jean-Louis comprend bien la faiblesse d'Yves. Il sait qu'Yves se sent abandonné: après les mariages des soeurs et des frères

"... Blanche ne vit plus que pour leurs ménages, pour leurs gosses." (127)

Quand Yves tombe malade il se réjouit de posséder de nouveau sa mère comme en ses premières années. Mais Blanche ne comprend pas ses enfantillages. Blanche parle un jour de sa mort possible: pour mieux aider ses enfants, elle voudrait prévoir la date; Yves,

"... une dernière fois, peut-être, comme un petit garçon, se blottit contre sa mère vivante qui pouvait disparaître d'une seconde à l'autre." (128)

Après la mort de Blanche, Yves seul et déçu dans son appartement de Paris sanglote comme un somnambule et pleure

longuement sa mère défunte au souvenir de sa dernière visite :

"...il avait rencontré sa mère. Elle avait jeté, sur sa robe d'apparat, le châle violet rapporté de Salies. Elle avait recouvert Yves de ce châle, parce qu'elle l'avait senti frémir." (129)

Sensible, rêveur et doux, le garçon manifeste très tôt son talent de poète. Son cœur fragile et passionné apprécie facilement la nature et son charme. Sa poésie est d'orientation mystique, elle postule une métaphysique. Il aime être seul dans une vraie bauge de sanglier, au milieu des ajoncs pour relire ses vers. Rentré chez lui, à minuit, il rallume sa bougie pour fixer en un poète nouveau, l'inspiration du jour.

"Le Mercure" vente son génie et lui annonce la publication de ses poèmes. Yves, surexcité par le succès, n'en dit rien à sa mère. Blanche traverse alors une période d'inquiétude: la grand-mère est gravement malade, Blanche prépare son départ; elle restera avec sa mère quelque temps. Yves, débordant de joie, essaie en vain de se calmer.

" Yves fit un effort pour sortir de sa joie, elle l'entourait comme un feu, il ne pouvait se sauver de cet incendie. Il s'efforça de suivre en esprit le voyage de sa mère..." (130)

Pendant la nuit, Yves aime se plonger dans un univers de tranquillité. La grandeur du poète et de sa mission l'exalte et l'accable tour à tour...

"... plus sa poésie rallierait de cœurs et plus il se sentirait appauvri: des êtres boiraient de cette eau dont il devait être seul à voir la source se tarir." (131)

Cet étrange reploieinent sur soi-même ne viendrait-il pas de son insatiable désir de se faire remarquer ?

Yves s'estime protégé par Dieu et choisi pour une mission spéciale. Un jour, ses idées noires le poussent au suicide. Un souvenir de l'enfance l'arrête sur le chemin de l'écluse. Un pieux enfant n'est-il pas toujours porté par les anges ?

Le cours d'un banquet, l'atmosphère de rires et de vin lui devient insupportable; il fuit vers sa bauge: il entend une voix lui dire

" Je t'ai choisi pour tout déranger...je t'ai mis à part des autres, je t'ai marqué de mon signe." (132)

Mais n'est-ce pas une illusion provoquée par son ivresse. Il croit à sa misère et son néant. Mais Blanche voit en lui la présence de Dieu.

"Je dis toujours: vous ne connaissez pas mon petit Yves: il fait la mauvaise tête, mais de tous mes enfants, il est le plus près de Dieu." (133)

Yves proteste, demande à sa mère de ne pas parler ainsi. Mais quand Blanche ignore la solution d'un problème c'est à Yves qu'elle demande de l'éclairer.

"Je voudrais savoir, mon petit Yves, toi qui connais tant de choses... au ciel, pense-t-on encore à ceux qu'on a laissés sur la terre ? Oh ! je le crois ! Je le crois ! répéta-t-elle avec force. Je n'accueille aucune pensée contre la Foi...mais comment imaginer un monde où vous ne seriez plus tout pour moi, mes chéris ?" (134)

Un jour, dans sa bauge, Yves regarde des fourmis qui grimpent

sur le sable et que les larves attaquent,

"...et cet enfant de seize ans, penché sur ce mystère minuscule, se posait le problème du mal. Cette larve qui crée ce piège et qui a besoin, pour vivre et pour devenir papillon, d'infliger à des fourmis cette atroce agonie; la remontée terrifiée de l'insecte hors de l'entonnoir, les rechutes et le monstre qui le happe...Ce cauchemar faisait partie du Système...La fourmi délivrée reprit sa route avec le même affairément que ses compagnes, sans paraître se souvenir de ce qu'elle avait subi..." (135)

Yves, angoissé, souffre, pense à l'ordre affreux du monde; " Eût-il été le seul humain respirant à la surface de la terre, il suffirait à détruire la nécessité aveugle, à rompre cette chaîne sans fin de monstres tour à tour dévorants et dévorés; il pouvait la briser, le moindre mouvement d'amour la brisait." (136)

Yves pense au Christ et ceux qui imitent le Christ; il entend une voix intérieure:

"Tu sais bien qui je suis, Moi qui t'ai choisi." (137)

Yves, l'air égaré répète "Non, non, non." Il veut être libre, qu'on le laisse tranquille; il veut être un garçon de son âge, pareil à tous les garçons de son âge. Mais la voix reprend:

" Tu est libre de traîner dans le monde un coeur que je n'ai pas créé pour le monde; -libre de chercher sur la terre une nourriture qui ne t'est pas destinée, libre d'essayer d'assouvir une faim qui ne trouvera rien à sa mesure; toutes les créatures ne l'apaiseraient pas, et tu courras de l'une à l'autre." (138)

Yves refuse l'invitation de la voix:

"...je ne parle à moi-même...je suis comme les autres, je ressemble aux autres." (139)

Dans sa solitude, Yves sombre bien plus bas que les fourmis qui luttent pour vivre.

Rendu orgueilleux par son génie, Yves méprise les autres. La famille discute un jour de l'avenir des jeunes; Yves annonce qu'il sera poète; et ce métier, dit-il, est le plus noble...

"Comment pouvez-vous comparer-cria-t-il d'une voix perçante-le métier de marchand de bois, avec l'occupation d'un homme qui voue sa vie aux choses de l'esprit ? C'est...c'est indécent..."(140)

Il méprise aussi les gens mariés, comme Jean-Louis et Madeline; les génies doivent vivre au-dessus du commun des mortels.

Comme les poètes damnés, Yves demande à l'alcool son inspiration.

"au dîner, il avait vidé les fonds de bouteille de la fête, et son esprit merveilleusement lucide, faisait le bilan de cette journée." (141)

A Paris, il fréquente les prostituées et boit. La vie mondaine l'entraîne. Il est quelquefois faible, égoïste, et abandonne sa famille pour Paris, où la débauche est plus facile. Il vit au milieu de gens faux et hypocrites. Le combat s'approfondit en lui et l'angoisse le mène au désespoir amer. Parfois il regrette sa mauvaise conduite. L'irage de sa vie pure et fervente d'autrefois hante sa mémoire, rafraîchit son cœur lassé de plaisir. Pourtant, de tentation en tentation, presque sans résistance, il se laisse glisser dans le vice. A bout de force, il abandonne la lutte.

Sa mère se meurt; il la laisse partir sans la revoir.
 La faiblesse et le découragement le poussent au suicide.
 Heureusement, Jean-Louis, son frère, est toujours prêt à secourir
 ses cadets. Jean-Louis lui sauve la vie.

Yves a peur de la mort. Mais Jean-Louis est là auprès de
 lui.

"Non, il ne mourrait pas seul: où que la mort dût le surprendre,
 il croyait, il savait que son aîné serait là, lui tenant la
 main, et l'accompagnerait le plus loin possible, jusqu'à
 l'extrême de l'ombre." (142)

Pourtant, Jean-Louis n'ose parler ni de la famille, ni de
 Dieu. Quelques jours plus tard, Yves refuse de redescendre à
 Bordeaux. Pour lui, Frontenac se meurt et il faudrait y enterrer
 les uns contre les autres, dans une même fosse, époux, frères,
 oncles et fils. Yves vivra seul à Paris...il entend par là,

"...confondu avec le reste de la forêt humaine." (143)

Comment va-t-il survivre ? Va-t-il prolonger la lignée des
 Frontenac ? Nous l'ignorons. La fin d'Yves est la plus mystérieuse
 de toutes, Mauriac ne résoud pas l'énigme, au contraire:

"...aucun de ses gestes qui n'ait été le signe de l'imploration:
 pas un de ses cris qui n'ait été poussé vers quelqu'un." (144)

Jusqu'où allèrent ces cris, ces gestes d'imploration ? Nous
 l'ignorons, et c'est le génie du romancier, non d'assouvir mais
 d'aviver notre curiosité.

Les autres jeunes gens, comme Xavier Dartigelongue, et
 Jean de Mirbel vont-ils nous éclairer sur le destin de ces âmes



troubles ?

Mirbel, l'une des victimes de "La Pharisienne", est un enfant rejeté par ses parents. Orphelin de père, il est pensionnaire dans une école, à Bordeaux. C'est un enfant difficile à comprendre mais la cause de son déséquilibre affectif provient de ce que son amour pour sa mère n'est pas payé de retour. Cette déception est aggravée par l'épisode dans lequel il découvre que sa mère qu'il idéalise, passe une nuit dans une chambre d'hôtel en compagnie d'un amant. Ce choc psychologique jette Jean de Mirbel dans une longue dépression; puis il s'enfuit avec une femme plus âgée que lui, et tombe dans une série de catastrophes. Il deviendra soldat, puis fiancé. Il fera plus tard son voyage de noces en Algérie. Retour précipité, les jeunes époux ne pouvaient se souffrir et se portaient des coups comme deux aveugles. La guerre de 1914 les délivre en les séparant. Que deviennent-ils? Mauriac ne le dit pas.

Louis (La Pharisienne) est orphelin dès son enfance; il grandit dans une pension. Son père adoptif, Octave, meurt après avoir détruit les documents de l'état-civil parce qu'il savait que Brigitte Pian voulait s'en servir pour provoquer un scandale. Louis a soif d'affection. Il ne s'attache à rien ni à personne, Il se sent seul dans ce monde. A l'école, il a trouvé un maître qui lui porte de l'intérêt, qui a pour lui de la tendresse et qui le console comme le ferait un père. Mais Louis trahit la confiance de M. Puybaraud en livrant à Brigitte Pian son secret; une idylle se prépare entre lui et Elle Octavie Tranche. Il se rend compte de sa malhonnêteté et éprouve du remords. Les relations entre Michèle, sa sœur et Jean de Mirbel, son ami, le rendent jaloux parce que tous les deux

l'abandonnent complètement. Donc, Louis souffre de cette solitude. Autrefois, il jouait un rôle important dans la vie de chacun de ces jeunes amis. Il était le confident de Michèle et celui de Jean de Kirbel. Pourtant, Louis a bon coeur, et avec son bon coeur, il est prêt à aider les autres quand ils ont besoin de lui. Louis

"...se sent incapable de plaire, souffre d'un inguérissable romantisme approfondi par la mésaventure de fiançailles rompues dès le lendemain de leur conclusion. Il porte dans le sang la croyance à une vocation de solitude et de désespoir." (145)

De tels jeunes gens, inquiets et déçus dans leur vie d'adolescents, sont-ils faits pour aimer ?...

Les adultes vivront-ils une vie plus heureuse que les adolescents inquiétants ? Les mariages malheureux paraissent les condamner au contraire, à nouer, comme Louis et Isa, des noeuds de vipères.

À quoi attribuer l'échec de leur mariage ? Qui porte la responsabilité de leur long malheur ? Ne serait-ce pas l'épouse ? Sa froideur et son indifférence ont éloigné d'elle son mari. Sans cesse, elle s'interpose entre le père et les enfants comme un écran qui l'irrite et l'isole.

Avant le mariage, Louis savait qu'il était laid, qu'il manquait de charme; qu'il n'avait rien pour attirer les femmes. Lorsqu'il apprend qu'une jeune fille l'aime vraiment, il se sent transporté de joie, et rempli d'assurance, de confiance en lui-même. Il serait fier de devenir chef de famille. La réalité le déçoit et détruit ses rêves. Sa femme affiche la supériorité de sa famille, sa puissance de mère sur le coeur de ses enfants, son indifférence au succès et à la valeur de son mari. Elle lui donne l'impression qu'il est quantité négligeable. Lors de l'affaire Villnave, il devient brusquement un grand avocat d'assises. Son autorité épanouit sa personnalité. Sa femme veille: elle mine cette confiance naissante et fait filtrer dans son coeur le sentiment de son néant. Ce n'est pas là le caractère d'une femme qui aime vraiment son mari. L'indifférence d'Isa blesse le coeur de Louis, et détruit sa fierté et son assurance. Cette situation le rend incapable de décider, de résoudre les problèmes familiaux, ou de faire le bien. Un homme heureux se sent souvent moins porté vers

le mal que les coeurs amers. Louis au contraire, se sent toujours complice de ses tendances vicieuses:

"La méchanceté est ma raison d'être" (146)

Le crime d'Isa c'est d'affecter l'indifférence la plus froide pour tout ce qui concerne son mari: vie professionnelle, succès, difficultés, peines profondes du mari et du père qui se sent abandonné. Dans la maladie même, l'isolement accable Louis.

"Isa, je souffre. Le vent du sud brûle l'atmosphère. J'ai soif, et je n'ai que l'eau tiède du cabinet de toilette. Des millions, mais pas un verre d'eau fraîche." (147)

Pour Isa, ce qui compte, ce sont ses enfants, eux seuls. Ils envahissent son coeur au point d'y tuer l'amour conjugal. Le grand avocat surmené ne trouve plus chez lui, au milieu des siens, le réconfort et le soutien qu'il était en droit d'attendre, il s'enferme orgueilleusement dans sa tour d'ivoire, puis il décide de répondre à l'indifférence par une indifférence égale, fût-elle même menteuse.

Lorsque Marinette, la soeur d'Isa vient passer quelques jours chez eux, Louis rayonne de gaieté et de joie. Il trouve dans la soeur de sa femme un caractère qui l'épanouit. Malgré son âge, elle paraît plus jeune qu'Isa. Elle aime rire. Toujours de bonne humeur, gaie et joyeuse, elle met comme un baume au coeur desséché de son beau-frère. Les enfants la charment. Elle garde sa liberté malgré la pression des conventions sociales, et elle ne se croit pas obligée d'adorer l'argent. Eprise d'un homme pauvre, Marinette est capable de tout sacrifier à son amour. Louis aurait

bien voulu que sa femme eût les mêmes qualités. Il aurait fallu que sa femme fût capable d'être épouse délicate comme elle était mère dévouée. La présence des enfants alors n'aurait pas divisé l'amour, elle l'aurait renforcé. Pour élever les enfants, ne faut-il pas être deux, père et mère ?

Thérèse et Bernard, Michèle et Jean de Mirbel illustrent d'une manière différente, mais tout aussi tragique, le drame des époux qui se martyrisent. La haine conjugale est-elle fatale ? Condamne-t-elle l'amour à une défaite définitive ? ...

Le vice et la haine chez l'homme mauriacien ne voilent-ils pas souvent des désirs qui s'ignorent ?

"Non, ce n'était pas l'argent que cet avare chérissait, ce n'était pas de vengeance que ce furieux avait faim. L'objet véritable de son amour, vous le connaîtrez si vous avez la force et le courage d'entendre cet homme jusqu'au dernier aveu que la mort interrompt..." (148)

Dès son enfance, Louis lutte pour aimer et pour être aimé. C'est un enfant féroce pour qui prétend l'approcher; il a horreur des sentiments. Quand il lit les souvenirs d'enfance des autres il voit le paradis. Louis s'interroge avec angoisse; son passé lui paraît si norme et sa vie est ratée dès le début.

"Peut-être a-t-il oublié ce dont les autres se souviennent: peut-être a-t-il connu les mêmes enchantements" (149)

Un esprit de destruction le possède. Pour causer une angoisse à sa mère, il s'amuse avec des filles malades. Cette cruauté à l'égard de sa mère l'enchanté. Il a une tendance fatale à nier et négliger l'importance des autres. Il affecte pour eux un dédain et un mépris constants.

"Je les enviais et je les méprisais." (150)

Dans les romans de Mauriac, la terre, l'argent commandent les passions des hommes. Les mariages se nouent pour joindre les propriétés. Mais Louis épouse Isa parce qu'il l'aime. Il pensait d'abord que la jeune fille ne s'intéressait pas à lui à cause de sa laideur. Il suffit d'une promenade pour faire disparaître

ce souci.

"Tout d'un coup, j'avais la sensation de ne plus déplaire, je ne déplaisais plus, je n'étais plus odieux. Une des dates importantes de ma vie fut ce soir où tu me dis --C'est extraordinaire, pour un garçon, d'avoir de si grands cils !" (151)

au cours de la nuit fatale, Louis découvre que sa femme aime encore son premier fiancé, Rodolphe: sa voix change, tremble, roucoule quand elle nomme Rodolphe,

"...comme si d'anciens soupîrs demeuraient en suspens dans sa poitrine, que le nom seul de Rodolphe libérait." (152)

C'est là que prend naissance leur malheur. Cette terrible découverte dresse un mur entre les deux époux.

"Déjà l'espace infime qui séparait nos corps étendus était devenu infranchissable." (153)

La racine de la haine pénètre leurs cœurs, les enserre. Ils refusent de s'ouvrir l'un à l'autre et de se comprendre; ils préfèrent s'enfermer chacun dans sa solitude.

Cinquante ans passent; le silence règne entre Louis et Isa, entre Louis et ses enfants, et coupe toute communication. Louis se sent seul dans son univers intérieur.

"Tous, femme, enfants, maîtres et serviteurs, ils s'étaient ligués contre mon âme, ils m'avaient dicté ce rôle odieux." (154)

La mort d'Isa arrache son masque, et le voile qui arrête le regard de Louis. Il la voit maintenant comme elle était sous son masque, et la regarde sans rien qui gêne son propre regard. Elle lui apparaît comme une épouse aimante, fidèle, qui toute sa vie

attend une marque d'affection personnelle. Louis trouve enfin le repos; le noeud de vipères qui l'enserrait est tranché. Morte la bête, mort le venin; la haine disparue, le désir de représailles s'apaise. Louis arrache de lui quelque chose à quoi il tient par de profondes attaches. Or, il n'éprouve que du soulagement, un allègement physique, il respire mieux.

"Mais j'espérais ma vieille haine ainsi qu'un cheval fourbu elle ne rendait plus. Détente physique, ou satisfaction d'avoir eu le dernier mot, je ne sais ce qui m'adouçissait malgré moi." (155)

Il est isolé mais il ne souffre pas. Jamais son coeur ne lui avait laissé un si long répit.

"Je ne sentais pas le poids de ces années désertes comme si je n'eusse pas été un vieillard très malade, comme si j'avais eu encore devant moi toute une existence, comme si cette paix qui me possédait, eût été quelqu'un." (156)

Cette parole lui paraissait de plus en plus juste;

"Nous ne savons pas ce que nous désirons, nous n'aimons pas ce que nous croyons aimer." (157)

Il croyait désirer l'argent, mais ce n'est pas là son désir le plus profond. Il était prisonnier pendant toute sa vie d'une passion qui ne le possédait pas. Ce qu'il croyait nécessaire à son bonheur autrefois lui paraît insipide, insignifiant, sans valeur.

"Comme un chien aboie à la lune, il avait été fasciné par un reflet. Se réveiller à soixante-huit ans, renaître au moment de mourir." (158)

Ce n'est pas trop tard de trouver le bonheur au dernier moment. Il sent maintenant le besoin de la présence de ses enfants qui devient pour lui une joie. Il se rappelle les meilleurs jours passés, avec sa femme.

"Assis sur le lit, soutenu par des oreillers, pour pouvoir respirer, je regardais ces meubles Louis XIII dont nous avions choisi le modèle chez Bardié, pendant nos fiançailles, et qui avaient été les siens jusqu'au jour où elle avait hérité de ceux de sa mère. Ce lit, ce triste lit de nos rancœurs et nos silences..." (159)

Il veut suivre les élans de son cœur renouvelé. Le noeud de vipères entremêlées est enfin tranché. Pour lui, il ne reste que la solitude, le désir de retarder un peu la mort. Il éprouve beaucoup de sympathie pour Janine, sa nièce, que son mari délaissait. Sa foi commence à s'affermir lorsque la maladie et l'adversité l'accablent. Il se souvient de Marie, sa fille aimée, de l'amour qu'elle lui donnait. Marie et Luc s'efforcent de modifier son attitude envers la religion. Leur délicatesse fait naître en lui l'impression qu'une main mystérieuse lui avait toujours tendu une clef qu'il s'était obstiné à égarer: il l'avait perdue inlassablement, à chaque tournant de sa vie.

Maintenant il se libère. Il avait longtemps espéré cette délivrance, dénouer ce noeuds de vipères ou le trancher, retrouver la petite espérance qui voulait grandir dans son cœur, il guettait pour revoir les traits d'un "Visage", d'une "Face". Maintenant, le voilà, entraîné vers la lumière et la paix, vers plus d'amour.

"Je tournais, impuissant, autour de ce bloc humain, de ce corps prostré.--Mon enfant, je ne trouvais pas le mot que je cherchais. Ce qui m'étouffe ce soir, en même temps que j'écris ces lignes, ce qui fait mal à mon coeur comme s'il allait se rompre, cet amour dont je connais enfin le nom ador..." (160)

Au terme d'une longue vie de méchanceté, c'est l'amour qui s'affirme...

Brigitte Pian, un autre monstre, finira par la même expérience. Un être selon elle, doit s'orienter vers le bien et ne jamais glisser vers le mal. Forte de cette règle, elle oublie que l'homme n'est pas parfait, et ne montre aucune pitié pour les coeurs faibles. Il y a toujours, dans chaque être la double postulation, vers le bien et vers le mal. Le choix de l'homme est parfois difficile. Brigitte l'oublie. Sans miséricorde pour ceux qui tombent, elle donne libre cours à son extrême lucidité pour dépister les torts des autres.

Si quelqu'un la critique, elle refuse de reconnaître la justesse de ses remarques mais elle les écoute avec patience, soi-disant, pour augmenter son mérite et approfondir son humilité. Devant pareille hypocrisie, Michèle dira:

"...mieux vaut être un sale type que d'être vertueux comme Brigitte Pian." (161)

Elle est de ces personnes

"...qui choisissent Dieu, mais que Dieu, lui, ne choisit peut-être pas." (162)

La jalousie d'ailleurs lui brûle le coeur. Son mari devient pour elle

un adversaire dès qu'elle flaire en lui les vestiges de son amour pour sa première femme.

Brigitte, femme abominable,

"...cherche moins à comprendre la pensée des autres ou leurs attitudes, qu'à en retenir ce qu'elle estime pouvoir leur faire du tort aux yeux de l'autorité et au besoin les perdre." (163)

Son cœur se transforme sous l'influence de son amour pour le docteur Gellis, l'ami de ses derniers jours. Après la mort du docteur, elle se sent heureuse et calme parce qu'elle pense qu'elle ne l'a pas perdu. Elle se sent plus proche de la Gellis qu'autrefois quand il était encore vivant. Elle dit que leurs corps sont séparés mais non leurs cœurs. Ce deuil procure à Brigitte Pian une plus juste compréhension de ce que Dieu exige de ses fidèles.

"Au soir de sa vie, Brigitte avait découvert enfin qu'il ne faut pas être semblable à un serviteur orgueilleux, soucieux d'éblouir le maître en lui payant son dû jusqu'à la dernière obole, et que Notre Père n'attend pas de nous que nous soyons les comptables minutieux de nos propres mérites. Elle savait maintenant que ce n'est pas de mériter qui importe mais d'aimer." (164)

Brigitte Pian se détache de ses fautes et s'abandonne à la miséricorde de Dieu...

Sur la même route vers Dieu, Gradère rejoindra Louis et Brigitte. Gradère mène une vie agitée de caprices et d'aventures. Les femmes, et l'argent règnent sur son cœur. Il exploite les autres et trafique sans honte: stupéfiants, armes, femmes. L'argent est son idole. A chaque étape de sa vie, il grimpe un échelon nouveau vers

la richesse. Rien ne peut l'empêcher d'aboutir, de réaliser ses ambitions: le meurtre même ne l'arrête pas. Une force d'avilissement le travaille sans arrêt.

Gradère veut l'argent d'Adila et entend bien conquérir Adila elle-même qui lui plaît par sa douceur maternelle. Mais avec Aline c'est autre chose. Aline est plus forte que Gradère, intelligente comme lui et plus tenace dans ses décisions. Les histoires louches de trafic d'armes permettent à cette femme de le dominer facilement. Elle lui fait peur. Gradère se sent alors envahi par la haine et la vengeance. Il devient criminel à froid à la manière d'un somnambule ou d'un demi-fou. Sa cruauté se déchaîne avec tous les raffinements d'une colère longtemps contenue et d'un meurtre préparé avec minutie. Quand il mène Aline à travers la forêt, le souvenir de Mathilde et leur enfance lui reviennent à la mémoire. Il ne s'arrête pas. Tout à sa haine, il jette Aline épuisée dans l'eau, la fait rouler au bas d'un talus, la frappe à coups de talon, la tire par les jambes comme un ouvrier attelé aux brancards d'une brouette. Au bord d'une fosse, creusée pendant la nuit, il lui serre le cou et l'étrangle.

"Il ne se lassait pas d'étrangler ce cadavre." (165)

La pluie glacée lui fait lâcher prise, il l'enterre.

Il se sent allégé et vidé de sa haine. Il analyse la puissance du crime qui le conduisait, le tirait comme le chien traîne l'aveugle: aussitôt le crime accompli, l'aveugle ouvre les yeux et voit son crime dans les ténèbres et il se sent plus seul que jamais.

Gradère, obsédé par son crime, croit qu'il y a des âmes qui sont données au démon. L'abbé Forcas à qui il exprime sa crainte se récrie :

"Non...Non, non Dieu ! Non." (166)

Se pourrait-il que cet ange délivre Gradère de sa folie obscure et des vices qui triomphent dans son coeur ? Qu'il y fasse s'épanouir la passion de se donner qui veut y germer ?

"Non, vous n'êtes pas maudit; aucun vivant n'est maudit." (167)
s'écrie le prêtre.

Son épouse, Adila, ne fût-elle pas une martyre, et une sainte, capable de le sauver ?

Gradère s'était révolté d'abord contre ces suggestions de l'abbé Forcas. Au cours de sa pneumonie, Gradère éprouve de plus en plus le rayonnement du coeur de ce prêtre. Gradère aurait pu refuser la grâce de Dieu. Mais quelqu'un depuis longtemps prépare sa voie: sous son impulsion, il arrivait à Gradère de se montrer meilleur, et par bonté, il a enlevé pendant la nuit la "jonchée de fleurs" jetées devant la porte d'Alain par les gens qui voulaient l'insulter. Il ne fallait pas qu'Alain la voie et en souffre. Après cet acte de bonté, il sent s'épanouir en son coeur une certaine joie: ne serait-ce pas une première ouverture à l'amour ? Pourtant, les forces du mal bouillonnent en lui, le poussent à la colère, à la violence, au meurtre. Sans savoir où il est mené, sans rien décider de façon claire, il tue. Et c'est là le point culminant de ses vices. Une crise de peur suit le crime. Par une nuit de pluie il s'approche du presbytère, s'il osait il frapperait à la porte.

Cependant, il a confiance en Alain, il dira même à André:

"Ce petit prêtre, tu peux avoir confiance en lui, crois-moi, je le sais." (168)

Mais pour lui-même, il hésite à faire de nouvelles confidences à l'abbé Forcas. Il faudra qu'un jour Mathilde lui dise clairement que l'abbé seul pourrait l'aider et le délivrer de sa peur de voir surgir les gendarmes. Tout grelottant et toussant dans la nuit d'hiver, Gradère va s'asseoir devant la porte du presbytère.

L'abbé Forcas entend le malade, ouvre la fenêtre, introduit Gradère chez lui, le soigne, le veille. Pourquoi cette bonté ? Gradère en découvre la raison inscrite sur une image qui tombe un jour d'un livre:

"Alain Forcas, prêtre. Tu marcheras par-devant le Seigneur-pour enseigner à son peuple le salut, la rémission des péchés, la tendresse de sa miséricorde, apportant la lumière à ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, afin de diriger nos pas dans la paix." (169)

Gradère, ce damné sur la terre ira en paix vers le ciel, débordant de joie parce que sa vie est rachetée par le sacrifice d'un petit prêtre de campagne.

Au milieu de la nuit, il se réveille, ne se souvient pas d'avoir jamais été si soulagé, si paisible et si lucide que dans cette nuit bénie.

Il va mourir sans peur. Par délicatesse de conscience il éprouve même le besoin de se reconfronter, quelque ignominie oubliée lui revenant en mémoire. L'assassin souriait maintenant aux anges.



Un mourant longtemps prisonnier de la chair, esclave de toutes ses exigences, qui s'y est soumis jusqu'au crime, s'endort entre les bras de Dieu, sûr de son pardon.

"Je meurs en paix, quelle inimaginable paix !" (170)

L'amour triomphait en lui, comme il avait illuminé Brigitte Fian et Louis au moment de leur mort...